



Artiste associé : Olivier Perrot
Coordination : Valérie de Saint-Do
et Laurent Klajnbaum
Impression : Public Imprim

Contact pcf culture : Laurent Klajnbaum
06 07 33 87 20 lkajnbaum@pcf.fr
www.pcf.fr/culture

huit pages de démocratie culturelle
juillet août 2008
Parti communiste français

CIGALE n°5

Qu'attendons nous de la gauche ?



PCF on ouvre...

Invisible, absente, incapable... les qualificatifs sont nombreux, on le sait, pour décrire la gauche aujourd'hui. Il y a beaucoup à entendre de ce type de sentences définitives.

Elles disent l'immensité des attentes d'une alternative politique à gauche. Elles sont aussi un héritage assez inquiétant de toutes les expériences que l'on a tentées ces trente dernières années. Coexistent à la fois une certaine surdité de la gauche à ce qui s'exprime, que ce soit dans le champ revendicatif, populaire ou chez de nombreux artistes et intellectuels qui veulent dire le monde, et la permanence d'une certaine forme de délégation de pouvoir aux dirigeants et aux partis qui font la gauche, comme si l'on nous disait encore « arrangez-vous entre-vous, et tout ira bien ».

Honnêtement, c'est un scénario en lequel je ne crois pas. La gauche souffre évidemment de ses désaccords entre ses dirigeants, entre ses composantes. De ses désaccords stratégiques comme de ses désaccords sur le fond de son projet politique, dans un monde où l'on voudrait nous faire croire que le libéralisme serait devenu le point universel de départ et d'arrivée. Elle souffre d'une vision de la planète et de la société encore marquée par ce que pouvait être la France et l'Europe il y a dix ou vingt ans.

Mais sans l'engagement massif de tous ces hommes et femmes attachés au progrès social, sans l'attention aux apports d'hommes et femmes aux parcours personnels si différents des nôtres, sans l'expérience concrète et le regard neuf de nouveaux militantes et militants, il sera très difficile de faire renaître un véritable espoir de changement dans notre pays. La gauche n'appartient pas aux hommes et aux femmes dirigeant les partis qui la composent : elle est notre bien commun. Un bien commun dont la vitalité dépend pleinement de l'implication de nous toutes et nous tous !

Je le sais, le chantier est considérable. Le PCF a malgré tout fait le choix de l'ouvrir.

Ouvert, le champ d'une politique à gauche prenant vraiment en compte le mouvement réel du monde, les potentiels d'une société comme la nôtre, les aspirations personnelles de tous nos concitoyens.

Ouvert, le chantier d'une gauche en situation de faire reculer tous les fatalismes et toutes les résignations qui se sont instillées autant dans les esprits de nos concitoyens que dans les têtes de beaucoup de porte-paroles de la gauche.

Ouvert, enfin, ce parti à tous les hommes et femmes souhaitant simplement s'engager à porter les idées de changement dans notre pays, à gagner des batailles concrètes, à construire ce à quoi pourrait ressembler une France d'égalité, de liberté, de fraternité dans cinq ou dix ans...

Alors bien entendu, on dira le doute. J'ai envie de répondre à ceux qui craignent l'instrumentalisation, à votre tour d'instrumentaliser la politique au service de votre envie de bousculer l'ordre établi, de construire des utopies concrètes, un imaginaire commun qui donnent envie à notre peuple de construire lui-aussi.

Commençons, pour cela, par écouter les auteurs de ce numéro de *Cigale*. Et ouvrons le débat.

Marie-George Buffet
Députée, secrétaire nationale du PCF

Une gauche acoustique

Longtemps c'est à gauche que l'histoire ou la politique sont devenues brusquement audibles. Récit d'émancipation. Récit de la science et de la raison. Révolution, Avant-Garde et Clarté. Selon le sémiologue russe Michaël Bakhtine, tout récit a son chronotope c'est à dire qu'il repose sur une certaine articulation spatio-temporelle. Et les récits de la gauche ne dérogeaient pas à la règle. Longtemps ses « coordonnées » ont été ces éclairs dans l'histoire : la Commune de Paris, la Révolution d'octobre, le Front populaire...

Face à cette gauche imagée, et bavarde, le Capitalisme était étrangement muet. Il gardait le silence dans les usines et les ateliers. Le monde des affaires ne brillait pas spécialement par ses récits. Chaque jour apportait son lot de calculs, de taux de croissance, d'inflation, de cours de matières premières. Le capitalisme industriel cultivait bien quelques légendes : le mythe fondateur des origines (l'accumulation primitive) : avec ses chevaliers d'industrie. Ses récits de la guerre économique. Sa route des Indes. Ses empires coloniaux. Pour le reste il laissait faire, comme le disait Marx, le caractère « fétiche » de la marchandise. Le monde enchanté de la société de consommation. Les Mythes et Miroirs du Marketing. Misère des signes de la richesse.

L'enfer de la gauche ressemble à celui des bibliothèques : c'est celui des voix interdites, des récits oubliés, des paroles errantes qu'elle refoule...

Mais la marchandise a perdu son caractère narratif. Avec ses comptoirs d'Orient et ses navires chargés de produits exotiques. Elle circule en temps réel à la surface du globe. Elle n'a plus rien à raconter. Elle se parle à elle-même, comme le dit le romancier américain Don DeLillo dans son roman visionnaire *Underworld*. L'argent aussi a perdu son caractère narratif, c'est un miroir muet, lui aussi se parle à lui-même. Son récit s'abolit dans les aventures immobilières de la Bourse.

Alors le Capital a pris la parole. Mais que dit-il ? Donne-t-il seulement des ordres ? Prescrit-il des marchandises ? Bien sûr. Il stimule la propension à consommer, tout en rappelant la loi d'airain des salaires. C'est la loi du marché. Ce n'est pas nouveau. Mais il parle aussi de mille autres manières, par des millions de bouches. Il s'adresse à chacun en particulier et aux groupes sociaux en général. Il parle à l'intérieur et à l'extérieur des entreprises. Il parle d'économie et de politique. D'éducation et de santé publique. De culture et d'art. De sexe. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger.



Jean Baudrillard avait parlé dans les années 1980 de la « gauche divine ». Depuis 2002, la gauche est en enfer. L'enfer de la gauche, ce n'est pas le drame de son leadership ni celui de son programme. Ni même la succession de ses défaites et de ses renoncements. L'enfer de la gauche ressemble à celui des bibliothèques : c'est celui des voix interdites, des récits oubliés, des paroles errantes qu'elle refoule... Toutes les histoires, celles que nous racontons et celles que nous entendons, celles qui sont proférées dans les médias et celles qui sont inaudibles ou interloquées, marquées du signe « pause », tremblées, dans la conscience de l'époque, les histoires des ouvriers et des paysans, les cris des jeunes de banlieue qui se frayent un chemin à travers le rap et le slam, celle des sans papiers et des éducateurs qui ont pris leur défense, le murmure des ouvrières dans les sweat shops d'Indonésie ou les voix américanisées des standardistes dans les call centers indiens, la voix multiple et polyglotte des multitudes unifiées de force par le capital financier. Toutes ces voix qui se cherchent dans le chaos des pratiques discursives sur Internet sans communiquer, sans faire récit, ce serait à la gauche de les accueillir, de les rassembler, de les faire dialoguer. Non pas un nouveau discours de gauche mais une gauche discursive, dialogique, non plus un intellectuel mais un « narrateur » collectif, non plus une gauche de gouvernement, mais des puissances d'agir, des formes de subjectivation et de narration. Une écoute active.

On peut toujours rêver...

Christian Salmon écrivain, chercheur au CNRS

Ce que j'attends...

Ce que j'attends de la gauche, c'est qu'elle recommence à penser – et à croire à la possibilité même de penser. Cela passe par une triple réflexion : 1. sur ce que Freud a décrit comme une économie libidinale, 2. sur la technologie, 3. sur la prolétarisation, que les partis de gauche ont totalement mésinterprétée.

Il y a eu de la part de la gauche communiste une dénégation par rapport à la pertinence même de la théorie de la libido. Le terme de libido, réduit au sens de l'excitation sexuelle, ne fut pas compris. Car ce qu'explique Freud, c'est que la pulsion sexuelle, qui est commune aux animaux et aux humains, est ce dont l'économie libidinale diffère la satisfaction, en particulier en la déplaçant vers d'autres objets. Ce déplacement, qui permet la perversion, est aussi ce qui rend possible la sublimation : devenir artiste, curé, militant, géomètre, ou tout simplement parent soumis à l'interdit de l'inceste, c'est socialiser son désir, et la socialisation est un investissement au sens que Freud donne à ce mot.

Aujourd'hui, l'investissement est ce que le capitalisme a transformé en spéculation, et en cela, le capitalisme est devenu autodestructif : il exploite la libido industriellement, de telle sorte qu'il la détruit, ce qui conduit à la libération des pulsions dont la libido permettait la socialisation par leur transformation en investissement social.

Il nous faut réarmer la pensée critique à partir de Freud et de Marx, mais aussi comprendre pourquoi Marx ne peut plus nous suffire. Marx est le penseur le XIX^e comme naissance de la production industrielle – mais le XX^e siècle est celui du *soft power* : du pouvoir sur les consciences et sur l'inconscient, de ce que j'appelle le psychopouvoir.

Le marxisme reste une philosophie de la conscience. Or la guerre psychologique du XX^e siècle est une guerre des inconscients menée par le marketing, et de manière extrêmement efficace par l'intermédiaire des psychotechnologies.

Le capitalisme a pris le contrôle du désir au début du XX^e siècle lorsqu'il a compris que pour lutter contre la baisse tendancielle du taux de profit, il fallait détourner l'énergie libidinale des consommateurs vers la marchandise. C'est ainsi qu'est né le marketing américain avec Edward Bernays, un neveu de Freud.

Le capitalisme du XX^e siècle se préoccupe autant de contrôler le comportement des consommateurs que celui des producteurs. Les producteurs prolétarisés ont perdu leurs savoir-faire passés dans les machines, disent Marx et Engels. Mais au XX^e siècle, ce sont les consommateurs qui perdent leurs savoir-vivre et qui sont prolétarisés en ce sens, anéantis par le marketing, les sociétés de services et les psychotechnologies. Dès lors, le producteur vend sa force de travail pour acquérir le pouvoir d'achat du

consommateur qu'il devient ainsi, et ce pouvoir d'achat contrôlé par le marketing lui fait perdre tout « savoir d'achat », c'est à dire tout savoir vivre : il détruit son existence même.

La gauche est devenue complice de ce système. Se battre pour la consommation, c'est à dire pour le pouvoir d'achat, c'est évidemment défendre le droit des gens à la subsistance. Mais le système de la consommation est devenu destructeur des existences, et la vie d'un homme ne se réduit pas à sa subsistance : un homme a droit à l'existence et à la reconnaissance. La consommation des hommes est ce qui les a conduits à abdiquer de leur dignité. La gauche, qu'elle se dise social-démocrate ou révolutionnaire, ne fait pas plus que la droite la critique de ce système qui est devenu destructeur aussi bien des esprits réduits à du « temps de cerveau disponible » que des corps intoxiqués par une nourriture malsaine et condamnés à l'empoisonnement par le CO² et autres « externalités négatives » engendrées par ce système consumériste.

Le renoncement à critiquer la destruction des modes de vie par la consommation rend la critique du capitalisme quasiment impossible. Et le consumérisme est aussi ce qui détruit les représentants politiques qui tendent tous plus ou moins honteusement vers le populisme pour se vendre sur ce marché qu'est devenue la démocratie représentative – y compris en contribuant eux-mêmes à la dégradation du langage. Lorsque *L'Humanité*, croyant peut-être par là « se rapprocher du peuple », emploie la formule « c'est quoi ? » au lieu de « qu'est-ce que ? », ce journal participe à la destruction de l'idée même de peuple – c'est à dire à sa dignité. L'une des forces du Parti communiste fut de lutter pour une culture ouvrière. C'est l'existence des *Lettres françaises* et de *La Nouvelle Critique* qui m'a fait adhérer au PCF il y a quarante ans. À cette époque, Jean-Pierre Vernant assurait des cours à l'Université Nouvelle pour les militants. Il y parlait de la Grèce antique, de Platon, des Présocratiques, du rapport entre géométrie, droit et écriture, etc...

Tout cela, la gauche l'a abandonné lorsqu'elle a renoncé à penser. La bêtise politique est depuis devenue insondable, à gauche autant qu'à droite.

Penser le XX^e siècle, c'est aussi revisiter la conception marxienne de la technique. La technique n'est pas un simple « moyen » de production, mais un milieu de production - et il y a des techniques de l'esprit aussi bien que de la matière. Ceci, le matérialisme n'a pas permis de le penser. Et c'est ce qui est au cœur de la conception américaine du *soft power* comme développement de technologies de l'information et de la communication qui font évidemment exploser l'opposition que le matérialisme marxien fait entre infrastructures et superstructures. L'Amérique a gagné les batailles du XX^e siècle parce qu'elle l'a compris. En cela, elle a été révolutionnaire dans le sens que Marx donne à ce mot lorsqu'il pose que la bourgeoisie est révolutionnaire. La grande révolution qui s'est faite au XX^e siècle a eu lieu en Amérique, et non en 1917.

L'extraordinaire travail théorique qu'avait entamé Marx à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, qui s'est interrompu après 1880, doit être relancé – en retournant à l'école du réel qui s'est produit au XX^e siècle, et dont on découvre, en ce début de XXI^e siècle les énormes bouleversements qu'il portait en germes.

Dernier point, et il est fondamental : les partis de gauche, et les partis marxistes en particulier, n'ont pas compris le sens du concept de prolétariat. On a cru que prolétarisation signifiait paupérisation et on a assimilé le prolétariat à la classe ouvrière. Or, la prolétarisation est la perte de savoir-faire (passé dans les machines) dont la paupérisation est une conséquence. Et l'ouvrier n'est pas un prolétaire : le prolétaire est au contraire celui qui perd son statut d'ouvrier. L'ouvrier possède un savoir. Lorsque ce savoir est absorbé par la machine, il est condamné à se prolétarianiser et perd son statut d'ouvrier. Mais au début du *Manifeste du parti communiste*, Marx et Engels annoncent que cette prolétarisation se généralisera à travers la technique à « toutes les couches de la population » Au XX^e siècle, cette prolétarisation affecte aussi le consommateur perdant ses savoir-vivre – et avec eux, son désir, dont l'économie est ruinée, et qui devient du même coup pulsionnelle.

C'est ainsi que font système les trois questions

1. de l'économie libidinale, 2. de la technique et 3. du prolétariat.

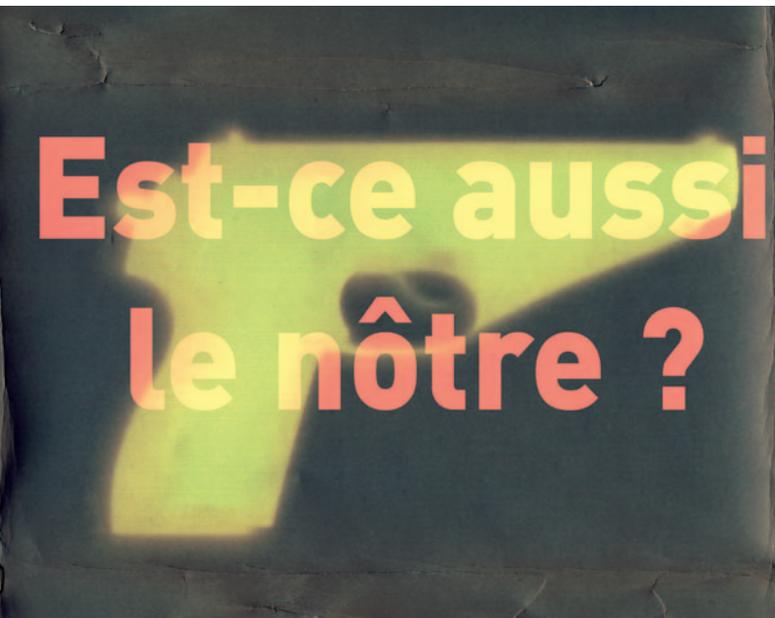






La nuit du démon

Comme beaucoup, nous n'attendons plus grand chose de la gauche. Il n'y a aucun doute là-dessus. C'est même une question de survie artistique, humaine, quotidienne. Si nous attendions encore quelque chose de la gauche, en tant que cinéastes, nous serions très certainement morts et enterrés depuis longtemps. Attendre (encore) quelque chose de la gauche ? Attendre, c'est penser que l'autre à quelque chose à nous apporter ou à nous dire. La question n'est plus vraiment de savoir ce que nous pourrions attendre d'une gauche dont on se demande bien qui elle est, où elle est, et quels seraient ses contours, mais de demander à cette gauche, ce qu'elle pourrait bien attendre de nous (en dehors de nos bulletins de vote, bien entendu).



Qu'est-ce que la gauche au pouvoir attendait de Pierre Bourdieu après mai 1981 ? Qu'est-ce qu'elle attendait de Michel Foucault ? De Jean-Paul Sartre, De Gilles Deleuze et de Félix Guattari ? De Jacques Derrida ? Qu'est-ce qu'elle attendait de tous les intellectuels qui ont profondément, durablement, ouvert des horizons fondés sur une réelle critique de gauche ? Qu'est-ce qu'elle attendait hier et pourrait bien encore attendre aujourd'hui des cinéastes ? De Chris Marker ? De Marguerite Duras ? De Jean-Marie Straub et Danièle Huillet ? De Jean-Luc Godard ? De Philippe Garrel ? Du jeune cinéma français ? Du cinéma européen ? Du cinéma argentin ? Du cinéma chinois ? Rien ou alors si peu. Et de Didier-Georges Gabily ? De François Tanguy ? De Jean Jourdeuil ? Des jeunes compagnies qui s'épuisent quotidiennement à lutter contre leur disparition ?

Cette affligeante surdité, ce désintérêt profond, voire ce mépris, pour ceux qui produisaient une véritable « critique de gauche » ont peu à peu empoisonné cette gauche alors qu'elle se dissolvait dans la droite, jusqu'à s'y confondre, et mieux encore, jusqu'à ce par cette trahison collective, ils aient permis à la droite dure, la vieille droite nécrosée, embaumée par l'histoire, de paraître 40 ans après 68 moderne, fluide, érotique, aux yeux des nouvelles générations pour lesquelles les valeurs argent, capital, entreprise, marché, sécurité, contrôle, ont évacué luttes et progrès sociaux, éducation, arts, démocratie, libre circulation des peuples.

Ce glissement en temps réel d'une civilisation dans une autre, cette métamorphose au sens réellement kafkaïen du terme, est dorénavant notre présent et notre avenir : une révolution mondiale dans laquelle la notion même de gauche paraît aujourd'hui tellement dépassée que nous savons que ne pouvons plus nous raconter d'histoires (et cette gauche spectrale, nostalgique de son histoire, non plus – pourvu qu'elle l'entende !). Car les défis individuels et collectifs que nous impose cette révolution mondiale, celle du capitalisme contemporain, sont passionnants pour tous ceux qui comme Grégoire Samsa, se sont réveillés un beau matin, au sortir d'un rêve agité, transformés en insecte. Rappelons que *La Métamorphose* a été écrit en 1912, c'est à dire à la veille des deux guerres mondiales.

Dans un court livre qui vient de sortir, *Vérité de la démocratie*, le philosophe Jean-Luc Nancy pose une question redoutable :

« Il est possible que l'homme ne désire au fond rien d'autre que le "mal" : non le "bien vivre" d'Aristote qui appelle un supplément toujours renouvelé à la "vie", une expansion au-delà de sa nécessité, mais, à l'inverse, cet autre supplément et cette autre expansion que peut effectuer l'anéantissement tant de soi-même que des autres et du commun ainsi réduit à la commune carbonisation. Oui, cela est possible, et l'âge actuel de l'humanité nous représente une communauté des charniers, des famines, des suicides et des abrutissements.

Cette possibilité elle-même porte à une évidence incandescente la question insistante de ce que je nomme ici "communisme" en tant que vérité de la démocratie : car rien n'est plus commun que la commune poussière où nous sommes promis. Rien, non plus, ne réalise mieux l'équivalence et son entropie définitive. Rien n'est plus commun que la pulsion de mort – et le point n'est pas de savoir si les politiques technologiques d'Etat qui ont permis Auschwitz et Hiroshima ont déchaîné des pulsions de cet ordre, mais plutôt de savoir si l'humanité trop lourde de ses millions d'années n'a pas choisi depuis quelques siècles la voie de son anéantissement. »

Questionnement radical qui mobilise d'un seul coup autant nos capacités de penser, que celles d'aimer, de construire des amitiés, d'écrire, de filmer le monde, de transmettre l'histoire, de vouloir briser le cycle infernal des injustices toujours plus meurtrières, d'inventer de nouvelles formes de critiques, de rapports aux corps... Tout ce que les aiguilles numériques du capitalisme contemporain, l'héroïne pure qu'il nous injecte chaque seconde dans les veines, voudrait éradiquer de nos vies. Car le capitalisme contemporain est une drogue dure, une anesthésie speedée, un chloroforme hallucinogène, qui génère des phénomènes d'addictions bien plus dévastateurs que celles de la cigarette, de l'alcool, ou de la vitesse sur les routes.

Comment décrire cette drogue hallucinante, avec quels mots, quels outils critiques, quelles formes de solidarités ? Ce capitalisme dont les nouvelles structures passent par l'histoire et son traitement industriel en temps réel par ces machines à produire de l'amnésie que sont les médias, mais aussi ces nouvelles gammes d'hommes d'affaires et d'hommes politiques dont l'actuel président de la République n'est qu'un des prototypes encore imparfait. Comment décrire ses systèmes de contrôle et ses stratégies de guerre pour imposer au monde entier un même temps, une même idéologie du présent qui s'imposerait comme un fait établi, accablant, entièrement dominé par le marché et ses réseaux de technologies qui assurent la domination de ce marché, dans l'espace, dans nos têtes et dans nos corps ? Comment conjurer cette nouvelle temporalité qui, à l'instar des puissances coloniales en Afrique, voudrait créer à l'échelle mondiale un fossé infranchissable entre le passé et le présent ?

S'il fallait attendre (encore) quelque chose de la gauche, par où commencer à vivre dans un tel monde ? Renoncer au marxisme pour dresser les droits de l'homme contre le marxisme, puis dresser le libéralisme contre les droits de l'homme contre le marxisme ? Ne rien dire, ou alors si peu, devant la folle escalade des contrôles des étrangers et des expulsions que la France veut imposer comme modèle pour l'Europe entière, avec un projet de réhabilitation des tribunaux d'exceptions pour les étrangers et une simplification extrême des procédures judiciaires qui permettraient d'atteindre plus facilement les chiffres, quotas, statistiques, décrétés par le ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale ? Toujours au nom des droits de l'homme. Fermeté et humanité. Sait-on combien coûte l'organisation policière, juridique, administrative et logistique qui permet l'expulsion d'un étranger sans papiers ? Au moins 20 000 euros. Sait-on combien d'euros ont été ponctionnés sur le budget du ministère de la Culture pour participer à ce glorieux effort national ?

Malgré (et peut-être grâce à) notre relative inexistence dans les médias, à notre dégoût de la défiguration du monde par les médias, nous sommes pourtant beaucoup à tenter de faire entrer le monde dans notre travail, à tenter de donner la parole au monde. Une parole souvent tellement chuchotée qu'elle ne dépasse pas la dizaine de mètres carrés qui nous entoure. Une parole qui s'éteint si elle est trop forte, qui ne cherche pas le nombre mais la réalité. Une parole qui relève, seul ou à plusieurs voix, chacun dans son coin, les défis de l'héritage intellectuel, artistique et historique dont nous sommes les descendants.

Qui sommes-nous ? Le peuple de gauche ? Des scientifiques ? Des artistes ? Des historiens ? Des philosophes ? Des réfugiés ? Des immigrants sans papiers ? Des gens de la rue ? Des médecins ? Des jeunes des cités ?

Des ouvriers ? Des étudiants ? Dans quels pays vivons nous ? Quelles langues parlons-nous ? Avec quels livres, quels films, quelles œuvres, articles, amitiés, pensées, réseaux, pouvons-nous donner la parole au monde ? Entre nous, est-ce possible de nous entendre ? Nous entendre dans tous les sens du mot. Car sans écoute, sans entente, sans confiance, quel avenir possible ?

Si la gauche a encore un rôle à jouer aujourd'hui dans ce monde qui n'a plus le temps de l'attendre, ce n'est certes pas dans le ressassement des conflits et des luttes de pouvoir fratricides internes qui occupent, aspirent, la divisent contre elle-même ; mais en organisant la possibilité que nous puissions faire entendre le monde tel qu'il est. Sans toute la came audimatique qui a empoisonnée la gauche, tout comme elle a empoisonné la politique, la télévision, la presse écrite, les débats d'idées... C'était tout l'enjeu du cinéma néo-réaliste italien des années 50-60 qui à travers Roberto Rossellini et ses amis voulait arracher le masque de l'Italie pour montrer son véritable visage. Arracher le masque d'un monde dont le visage a été tellement plastiquement, numériquement, et chirurgicalement modifié - pour cacher les carnages, les massacres, les revenants d'outre tombe - qu'il n'a plus ni âge, ni contours, ni regard, ni sourire, ni timbre de voix, peut être une expérience terrifiante. Je pense à *La Nuit du démon*, le film de Jacques Tourneur dans lequel Dana Andrews est aux prises avec un papier maudit. Un bout de papier sur lequel sont écrites des formules magiques programmant une mort atroce, à heure et à date fixes, de celui qui a le malheur de le trouver dans sa poche. Un papier qu'il faut à tout prix remettre dans la poche de celui qui vous l'a glissé. Sans qu'il s'en rende compte. Du moins, si celui qui l'a trouvé tient à sa (la) vie. Ce qui est le cas de Dana Andrews.

Est-ce aussi le nôtre ?

Nous qui voulons entretenir un rapport de vérité avec la démocratie dans laquelle la pensée, l'art, les luttes sociales, l'amour et l'amitié, la transmission de l'histoire sont ce qu'il y a de plus précieux au monde. Bien plus précieux pour la vie que les aiguilles du libéralisme que l'armée des zombies du capitalisme nécrophile a planté dans monde comme dans une poupée en chiffon.

Nicolas Klotz cinéaste Elisabeth Perceval scénariste

Une version longue de ce texte paraîtra dans la revue *Cassandra* d'octobre 2008

Et cela pourrait s'appeler « la gauche »... ❄️



Ce que j'attends de la gauche... Je m'entends déjà ricaner au loin... Et quoi de plus facile et tentant en ce moment que de céder au ricanement ? Cependant je ne déchire pas ma carte d'électrice.

Pas encore. Je vote. « À gauche ».

Quand je dis « la gauche », je ne parle pas de la vieille gauche embourgeoisée, assise sur ses acquis, trop occupée à mener ses guerres internes pour s'opposer à l'entreprise de démolition du service public, pour penser, pour proposer, pour s'élever contre, avec, pour, pour s'élever, tout simplement. (Cette gauche-là me ferait honte d'être « de gauche ».). Je n'attends de toute façon plus grand chose de ce qui serait « la gauche », cette entité vague, se baladant entre un centre mou et un extrême infantile, sur une palette allant du rose pâle au rouge sang. Quand je dis « la gauche », je pense à celle qui respire en dehors des dorures, dehors, celle que nous portons, nous, hommes et femmes engagés, artistes ici, acteurs sociaux, enseignants, penseurs, chômeurs, travailleurs, sans papiers ou avec, citoyens, élus ou non, qui nous battons jour après jour pour mettre et remettre inlassablement l'humain au centre de la société. Quand je dis « la gauche », je pense à cette gauche qui rejette le diktat d'un présupposé nouvel ordre économique mondial, qui refuse de faire semblant de croire que les pouvoirs de l'argent ont eu raison du pouvoir de la pensée, de l'intelligence, de la solidarité. Et j'attends de nous que nous construisions quelque chose qui nous représente vraiment, qui défende et fasse avancer les valeurs qui nous mobilisent* (et cela pourrait s'appeler « la gauche »... ?). Et j'attends, de cette gauche à construire aujourd'hui, si tant est que nous l'appelions ainsi, qu'elle soutienne nos colères, nos révoltes, qu'elle défende nos valeurs solidaires, mutualistes, qu'elle inscrive dans la loi comme biens publics de droits : l'éducation, le savoir, la solidarité sociale, le respect, l'expression et la circulation des cultures et des arts, toutes les valeurs non marchandes qui fondent notre humanité. J'attends qu'elle

redonne tout son sens à la démocratie par, en premier lieu, la démocratisation culturelle et sociale, par, en second lieu, une méfiance accrue devant tous les signes d'installation d'une oligarchie tacite. J'attends qu'elle place l'humain au centre de son projet de société, sans compromission possible, qu'elle redonne toute leur place à l'intelligence, au rêve, à l'utopie dans cette construction, qu'elle lutte contre la remontée des obscurantismes religieux... J'attends qu'elle nous accompagne dans la rue, dans les quartiers, où nous vivons, où nous travaillons, où nous créons, où nous luttons pour bâtir la société d'aujourd'hui et de demain. J'attends de nous que nous ayons le courage suffisant, nécessaire, essentiel aujourd'hui, individuellement et collectivement, d'oser revendiquer et reconstruire ce qui pourrait s'appeler, peut-être, la gauche.

Carole Thibaut auteure, metteuse en scène, comédienne

Deux visions du monde



Deux visions du monde s'opposent : on part de soi, on regarde le pas de sa porte, on pense à soi ou bien on regarde au-delà de soi, on perçoit le monde et on construit à partir de ses problématiques. C'est cette dernière posture que j'aurais envie qu'une gauche clairement humaniste défende : qu'elle regarde le monde, qu'elle le perçoive, qu'elle prenne réellement en compte les réalités sociales et humaines et ce non seulement localement mais dans une vision d'ensemble tournée vers l'avenir des peuples. Confronter nos réalités à celle des autres est un des principes de l'enrichissement humain.

En tant que directeur de théâtre, je suis persuadé qu'un lieu culturel public est idéal pour rétablir la justice sociale. Un des fondements de notre action, au Grand Parquet, est de placer sur un pied d'égalité chaque individu-spectateur. Le rôle de l'artiste est sans doute de compenser les inégalités en développant les capacités argumentaires de chacun. Placer les hommes ensemble face à une œuvre, donner à chacun les outils nécessaires pour qu'il se l'approprie et puisse la mettre en perspective, permet de rétablir un semblant de justice sociale.

La gauche doit redéfinir un projet commun entre les lieux, les publics, les territoires et les artistes, qui aille dans le sens de la justice sociale, au profit des citoyens.

François Grosjean Directeur du Théâtre Le Grand Parquet

**La gauche ? En France ?
Qu'est-ce que j'en attends ?
Qu'elle soit une force morale.
Qu'elle ait de l'imagination.
Dans ses positions, ses aspirations, ses paroles.
Qu'elle réinvente son imaginaire.
Qu'elle incarne le mouvement, dans sa matière.
mais pour cela...
Qu'elle n'oublie pas que c'est le mouvement
de la matière même qui donne
le mouvement du sujet.
Qu'elle soit une puissance des réflexions
en dehors des postures de partis et
des idéologies stériles ou criminelles.
Qu'elle affirme que l'être humain est le bien commun le
plus précieux.
Qu'elle rende leur identité à « ceux qui
n'existent pas ».
Qu'elle définisse les contours d'une
communauté humaine à venir.**

**Qu'elle montre qu'il est possible d'exiger
l'impossible.
Qu'elle tourne les calendriers - fussent-ils
électoraux... toutes les révolutions
sont écrites au dos.**

Christian Benedetti

Metteur en scène, directeur du Théâtre Studio d'Alfortville
Interprète, au Petit Louvre, à Avignon,
de *Product* de Mark Ravenhill.



« Valois » pour quoi faire ?

Même prolongés jusqu'à fin novembre, on s'interroge toujours sur l'utilité des entretiens de Valois.

Comme pour le reste de sa politique, il semble évident que M. Sarkozy a déjà décidé. Seul l'encombrement du calendrier parlementaire qui repousse le vote de la loi RGPP (Révision générale des politiques publiques) a permis la poursuite du débat.

Pourtant, faire discuter ensemble artistes, créateurs, citoyens et élus, était une belle idée de démocratie culturelle !

Il y a un besoin de culture renforcé par la mondialisation et l'explosion technologique que nous connaissons. L'ensemble de nos comportements peut en être chamboulé de façon positive. Il y a un véritable appel à la connaissance, à son partage, à la confrontation des idées et des cultures, à leur enrichissement mutuel. Le « travailler plus pour gagner plus » n'est pas un projet de vie. Des imaginaires communs nouveaux sont à construire. Seront-ils marqués par le dialogue entre citoyens, créateurs et artistes, ou bien noyés par les marchands dans l'univers de la consommation et le formatage des esprits ?

Les entretiens de Valois confirment le manque d'ambition de ce gouvernement. La profession avait souhaité un Grenelle de la Culture, transversal à tous les arts ; c'était bien autre chose. On nous propose des entretiens dans un contexte budgétaire de restrictions et en vue d'une inscription dans la loi RGPP, alors qu'en matière de culture, comme pour les autres services publics d'ailleurs, il ne devrait pas s'agir de révision mais de relance.

Et quelle philosophie générale anime les propositions de ce gouvernement ?

Tout d'abord, c'est l'État « en absence ». Moins de fonctionnaires, moins d'artistes moins de comédiens moins de techniciens du spectacle via les annexes 8 et 10, moins de compagnies etc... Impossible dans le domaine du spectacle vivant, de promouvoir un véritable développement de la création sans une intervention publique. Nous sommes dans un champ où les industries culturelles n'ont pas encore trouvé le moyen de rentabilité financière. Il n'y a aucune possibilité de taxer d'éventuels profits. Seul l'argent public peut aider à la création dans ce domaine.

Ensuite, on nous propose la culture du résultat pour évaluer ces politiques. Mais le quantitatif est peu adéquat au spectacle vivant. Monter Vinaver ou Molière ce n'est pas la même chose. Supprimer en priorité les crédits pour l'action culturelle est un mauvais choix quantitatif. Et imposer le numéro d'objet c'est remettre beaucoup de créateurs « à la tâche » sans permanence pour leur travail. En fait, ce qui est nié par le quantitatif, c'est la notion de risque indispensable dans la création, mais peu compatible avec les logiques économiste de ce gouvernement.

Enfin, ce qui anime cette philosophie gouvernementale, c'est la lettre du président à Madame Albanel, la volonté imposée de « satisfaire la demande ».

Mais de quelle demande s'agit-il ? Celle qui est formatée par les médias et par les industries culturelles. Le goût aujourd'hui se constitue principalement sur un divertissement convenu et là encore le risque, la création, l'innovation ont bien peu droit de citer.

L'ambition de cette politique culturelle se mesure aussi à la façon dont le ministère de la Culture a été « sauvé ». Le président n'en voulait pas. Mais qu'en fait-il ?

La création se retrouve enserrée entre le patrimoine et l'aide au développement des industries culturelles.

Un patrimoine vendu à la découpe d'ailleurs et des crédits pour la création et la diffusion en réduction.

D'autres choix sont nécessaires. Les organisations professionnelles, les syndicats, en sont porteurs mais nous pouvons donner un point de vue, celui qui consiste à favoriser avant tout la création. Il faut développer les budgets artistiques, renforcer le pouvoir des opérateurs artistiques, professionnaliser et développer une véritable permanence artistique.

Il faut faire droit en particulier aux demandes de création de fonds d'aide pour toute création construite avec les publics et les citoyens, pour la création contemporaine pour l'aide à l'émergence de talents. Et arrêter « d'oublier » la recherche, l'enseignement artistique et l'éducation populaire.

Francis Parny responsable national du PCF, vice-président à la culture de la Région Ile-de-France

Où est la Gauche ?

Il serait impensable qu'un homme vivant dans un pays colonisateur demande l'asile politique à un pays colonisé. Né dans un pays colonisé, témoin des mouvements réels de l'histoire, je vis dans un pays de colonisateurs qui changent leurs masques blancs pour des masques transparents et virtuels.

Les revirements du capitalisme dans la région pétrolière du plateau du Moyen-Orient ont entraîné la pratique d'une violence sans précédent. Nous avons choisi l'émigration politique en faveur de la liberté... ignorant à quel point le pays d'accueil ne serait pas foyer mais s'appellerait exil.

Bénéficiant du fruit obtenu par la résistance au lendemain de la deuxième guerre, nous avons reçu une carte de réfugié, un passeport apatride et une carte de séjour nous autorisant le travail, à condition d'en trouver. Autorisés à vivre, oui... mais selon le mode très inconfortable du « provisoire ». Ne sachant ni lire, ni écrire, ni parler la langue de l'exil, nous devions au bout d'un an travailler pour consommer non pas le pain mais la pensée... En ce temps-là, notre désir nous a abandonnés totalement. Une séparation ou un divorce à l'amiable. C'était le temps de la petite misère sans désir, un étrange âge de pierre. Il fallait que la pierre prenne vie sans se casser. Tant de pierres se sont brisées, ont été brisées, par un simple sourire, un « sourire de pierre », ou par une larme, une « larme de pierre ». Mais la pierre ne pouvait demeurer pierre. Les larmes nous ont rendu la colère avant de nous réapprendre le sourire. Un sourire volé. À qui ? À toi.

Depuis, nous sommes des pierres bannies des jardins de ce monde résigné au commerce de l'argent, jetées de ci, de là, dans des banlieues éloignées, au bord d'autres zones de pierres, pierres de mer, pierres de désert, pierres ponces, pierres tectites... venues d'ailleurs. Pourtant nous restons animés par le même rêve, celui de transformer l'exil en un foyer, une république, pour toutes les saisons, sans commerce d'argent.

Il nous faut voir tous ces jardins de pierres. Il nous faut sentir les fleurs de pierre. Il nous faut de l'eau, de l'air, des lettres, des voix vives, des mots, des mots pour dire l'espoir de la transformation totale de notre monde.

Mon histoire de la gauche n'est pas loin des jardins de pierres, une gauche résolue à tout changer quitte à tout recommencer.

Kazem Shahryari poète, metteur en scène



Rencontres du PCF en Avignon

Vendredi 11 juillet 15h30

Jardin de la Parenthèse 18, rue des Études

Rencontre pour les langues de France

Avec Jacques Blin, réseau langues et cultures de France ; Michel Vaxes député ; Francis Parny, responsable national du PCF ; Philippe Martel, chercheur au CNRS.

Jeudi 17 juillet 18h30

Salle des Fêtes de la Mairie d'Avignon, Place de l'Horloge

Culture, exister, résister

Avec Jean Voirin, syndicaliste ; Valérie de Saint-Do, journaliste de la revue *Cassandra* ; Alain Hayot, vice-président à la culture de la Région PACA ; Francis Parny, vice-président à la culture de la Région Ile-de-France, responsable national du PCF à la culture.

Samedi 19 juillet 10h Cinéma Utopia

Projection du film de Barbara Bouley-Franchitti

« Et maintenant, la 4ème partie de la trilogie commence »

Une traversée de *L'Orestie* sous le regard de Pier Paolo Pasolini suivi d'un débat avec Barbara Bouley-Franchitti ; Francis Parny ; Arnaud Meunier, metteur en scène ; Stanislas Nordey, metteur en scène et Hervé Joubert-Laurencin, traducteur.

Dimanche 20 juillet 16h Cloître Saint-Louis

Débat organisé avec la société des lecteurs de *L'Humanité*

La gauche est-elle sourde ?

Avec Nicolas Klotz, cinéaste ; Elisabeth Perceval, scénariste ; Christian Salmon, écrivain, chercheur au CNRS ; Marie-Noëlle Lienemann, députée européenne socialiste et Francis Parny, responsable national du PCF.